

# Sur les pas des missionnaires explorateurs

---

— Nous sommes en 1669.

— Depuis longtemps les Indiens parlaient aux missionnaires et aux traiteurs, du Mississipi et de l'Ohio. Les traiteurs se demandaient si ces deux fleuves n'étaient pas le passage tant cherché vers le pays des épices, tandis que les missionnaires devinaient l'existence de nombreuses peuplades à qui ils brûlaient de porter la parole de Dieu. Or, en 1669, Robert Cavelier de la Salle se préparait à partir pour un voyage de découverte vers le Mississipi, et François Dollier de Casson, prêtre de Saint-Sulpice, s'apprêtait à se rendre à l'Ohio. On pensa, en haut lieu, à unir les deux expéditions. Les deux chefs se connaissaient, La Salle ayant reçu du Séminaire son fief de la côte Saint-Sulpice.

Ni François Dollier de Casson, ni Robert Cavelier de la Salle n'étaient des hommes ordinaires. Le premier avait alors trente-trois ans. Avant d'entrer dans les ordres, il avait servi sous Turenne, dans la cavalerie. Devenu sulpicien, il était passé au Canada en 1666. Un premier hiver au fort Sainte-Anne de l'île Lamothe, au lac Champlain; plusieurs mois de ministère aux Trois-Rivières; un second hiver chez les Algonquins du haut Ottawa l'avaient familiarisé avec la vie menée au pays, par les militaires et les Indiens. C'était un homme puissant, physiquement et intellectuellement. Au retour du voyage que nous allons raconter, il fut bientôt élu supérieur du Séminaire. Un accident sur la glace, où il faillit perdre la vie, nécessita un voyage en France. Quand il revint, en 1678, il fut de nouveau élu supérieur, et le demeura jusqu'à sa mort, en 1701. C'est lui qui commença en 1672 et termina en 1683, la première église en pierre de Ville-Marie, sise rue Notre-Dame; c'est lui qui

traça les premières rues de la haute-ville: c'est lui, sans parler de maints autres travaux, qui entreprit le creusage du canal de Lachine. On lui doit enfin la première histoire du Mont-réal, qu'il écrivit vers l'année 1674.

Robert Cavelier de la Salle, n'avait pas encore vingt-six ans. Né d'une bonne famille de Rouen, il avait reçu une éducation excellente chez les Jésuites et était même entré dans leur communauté. Mais poussé par cet esprit d'aventure qui devait faire de lui le type du découvreur, il avait quitté les Jésuites pour se rendre, en 1667, en Nouvelle-France où son frère Jean Cavelier, prêtre du Séminaire, l'avait précédé d'une année. Il avait bientôt obtenu du Séminaire la concession d'une seigneurie, — connue d'abord sous le nom de côte Saint-Sulpice, puis plus tard sous celui de Lachine, — et y avait commencé la construction d'un fort. Il ne put résister à l'appel des lointains inconnus, et abandonna sa seigneurie pour aller à la recherche de ce *Père des Eaux*, qui le conduirait peut-être vers la mer Vermeille, et de là à Cathay. On sait qu'il réussit à explorer le Mississipi du nord au sud, jusqu'à son embouchure, en 1681, et qu'il y fut assassiné en 1684, lors d'un second voyage entrepris par la voie du golfe du Mexique. La Salle était doué d'une indomptable énergie et d'un étonnant ascendant sur les Indiens. Mais il semble qu'il péchât par quelque vantardise et quelque présomption: nous aurons l'occasion de le voir.

M. Michel Barthélemy, missionnaire sulpicien, arrivé au pays en 1665, devait accompagner les voyageurs et leur aurait été fort utile par sa connaissance de l'algonquin. Mais « il vint en pensée à M. l'abbé de Queylus, (le supérieur du Séminaire), que M. de la Salle pourroit bien abandonner nos Messieurs, et que son humeur, qu'on connoissoit assez légère, le pourroit bien porter à les quitter à la première fantaisie, peut-être lorsqu'il seroit le plus nécessaire d'avoir quelqu'un qui sceust un peu se reconnoître pour le retour ou qui sceust la situation des pays connus, afin de ne les jeter pas avec imprudence dans de mauvais pas, et, de plus, on eust été bien aise d'avoir quelque carte assurée du chemin qu'on projetoit. » A cet effet, le Supérieur garda M. Barthélemy à Montréal, et lui substitua M. René Bréhand de Galinée, diacre du diocèse de Rennes, arrivé au pays l'automne précédent, et qui avait « desjà quelque teinture des mathématiques et assez pour bastir tellement que tellement une carte,

mais toujours suffisante pour (me) faire retrouver le chemin pour le retour de quelque lieu où (je) fusse allé dans les bois et dans les rivières de ce pays ».

Au retour du voyage, à l'été 1670, M. de Galinée mit au propre une carte de l'itinéraire parcouru, et la donna à l'intendant Talon ; puis il rédigea, probablement à l'intention des malades de l'infirmerie du Séminaire de Paris (pour qui également, quelques années plus tard, M. Dollier de Casson écrira son *Histoire du Mont-réal*) un récit de l'expédition basé sur des notes prises en cours de route. Cette destination ecclésiastique apparaît, ici et là, dans les considérations de l'auteur sur la nécessité pour les missionnaires de se retremper de temps en temps par des retraites, et sur la méthode d'évangélisation adoptée par les Jésuites, à Sainte-Marie du Sault.

Cette précieuse narration, — quarante-huit pages d'écriture, — fait maintenant partie du XXX<sup>e</sup> Volume du Fonds Renaudot, conservé à la Bibliothèque Nationale de Paris. Margry la copia en 1847 et la communiqua à l'abbé Faillon et à Parkman. Faillon s'en servit dans son *Histoire de la Colonie Française en Canada*, en 1866, et la fit ainsi connaître au grand public. La Société Historique de Montréal, en 1875, publia le *Voyage de MM. Dollier et Galinée*, d'après une copie fort incomplète et défectueuse fournie par Faillon à Jacques Viger. Un an plus tard, Margry donna une meilleure version dans les *Mémoires et documents pour servir à l'histoire des origines françaises des pays d'outre-mer*. Enfin, en 1903, sous les auspices de l'Ontario Historical Society, M. James H. Coyne fit paraître une édition critique du *Voyage*, enrichie d'une traduction anglaise, de photographies et de cartes. Nous nous servirons de cet ouvrage lorsque nous aurons à citer le texte ou à identifier les diverses étapes.

Mais nous ne nous laisserons pas entraîner par l'érudit auteur dans un examen trop poussé des différentes cartes du voyage attribuées à M. de Galinée. L'original de 1670 semble perdu; la copie qu'on en fit, à Paris, en 1687, et qu'on envoya à Londres pour appuyer les réclamations de la France sur les Grands Lacs, a aussi disparu. De 1850 à 1870, d'autres copies furent faites à Paris: celle de Margry, maintenant à Chicago; celle de Morin, maintenant à l'Université Laval; celle de Parkman, mainte-

nant à Harvard et publiée par M. Coyne; enfin celle de la bibliothèque Saint-Sulpice. Or toutes ces copies diffèrent sur quelques points. Nous nous en tiendrons plutôt au récit du narrateur.

\* \* \*

Le 6 juillet 1669, portant les espoirs du gouverneur De Courcelles et de l'intendant Talon, de l'évêque François de Laval-Montmorency et du supérieur de Saint-Sulpice, Gabriel de Queylus, nos voyageurs s'embarquèrent à Montréal. Leurs guides étaient des Indiens Sénécas, qui connaissaient bien le chemin jusqu'à leur bourgade de Tsonnontouan, au sud du lac Ontario; mais le seul interprète qu'ils eussent était un Hollandais, qui savait très bien l'iroquois mais très peu le français. M. de Galinée avait tenu à se l'attacher, car il soupçonnait Cavalier de la Salle de se vanter, — pour ne pas dire plus, — quand il prétendait parler l'iroquois. . .

Si l'absence d'un bon interprète compromit le parfait succès de l'expédition, au témoignage même de M. de Galinée, un incident vraiment douloureux faillit la faire échouer tout à fait. « Huit ou quinze jours avant notre départ de Montréal, trois soldats de ceux qui y sont en garnison, estant allez en traite, trouvèrent un sauvage de Tsonnontouan qui avait quantité de pelleteries pour lesquelles avoir ils résolurent d'assassiner ce sauvage, et le firent en effet. Par bonheur pour nous, la chose fut découverte cinq à six jours avant notre départ, et les criminels convaincus furent passez par les armes, en présence de plusieurs sauvages de Tsonnontouan qui estoient pour lors icy, qui s'apaisèrent à la vue de cette justice; car ils avoient résolu de tuer pour la vengeance du mort, qui estoit considérable, tout autant de Français qu'ils en pourroient attraper à l'escart. Jugez s'il auroit fait bon pour nous dans ce pays, si nous fusions partis de Montréal avant qu'on eust exécuté ces criminels. » Ainsi s'exprime M. de Galinée et il ajoute que, à cause de cette malheureuse affaire, il fut entendu que les voyageurs feraient sentinelle toutes les nuits et tiendraient toutes leurs armes en bon état.

Au surplus ces précautions étaient nécessaires en tout temps, car la paix avec les sauvages était toujours précaire. Ils la rompaient pour le moindre prétexte, au moment où l'on pouvait la croire le mieux affermie.

L'expédition se composait de vingt-deux hommes montés dans sept canots d'écorce. Les guides Iroquois précédaient dans deux autres canots.

M. de Galinée décrit dans le détail ces embarcations, parce que, dit-il, « je n'ay rien trouvé icy de plus beau ny de plus commode ». Il en explique la fabrication — où les Algonquins excellent — et le manie-ment. Puis il dit comment les voyageurs passent les nuits à la belle étoile, même l'hiver, à moins que des Algonquins soient de la compagnie, car ceux-ci portent toujours sur eux des rouleaux d'écorce de bouleau, avec laquelle on se fait des cabanes qui protègent très bien contre le froid. Il donne le menu des repas et nous apprend à conserver la viande d'élan; il suffit de la couper en tranches très minces que l'on fait griller et ensuite sécher à la fumée; on les enveloppe dans de l'écorce; elles durent ainsi cinq ou six ans; on n'a qu'à les réduire en poudre pour les mêler ensuite au blé d'Inde.

En cet équipage, les voyageurs traversèrent les lacs Saint-Louis et Saint-François, franchirent les rapides ou *bouillons d'eau* dont le Saint-Laurent est parsemé dans ces régions; passèrent devant le lieu, où plus tard, en 1749, s'élèvera la mission de la Présentation, devenue la ville d'Ogdensburg, et qui fut alors illustrée par M. François Picquet, ce sulpicien général d'armée; ils passèrent également devant Cataracoui, où Frontenac bâtit, en 1673, un fort qui portera son nom, aujourd'hui notre Kingston, dont un sulpicien, Mgr Phelan, sera le troisième évêque en 1843; et ils arrivèrent ainsi, le 2 août, en vue du lac Ontario.

En entrant dans le lac Ontario, Dollier de Casson et ses compagnons suivirent la rive sud, qui est maintenant le littoral américain. Ils lais-saient à main droite, vers le nord-ouest l'archipel et la presqu'île de Kenté, où le Séminaire de Montréal avait fondé une mission l'année précédente. Tout le pays, au nord de la presqu'île jusqu'à la baie Georgienne, recon-nu déjà une première fois par Champlain, en 1615, avait été confié aux Sulpiciens par Mgr de Laval. Si l'on examine attentivement la région sur une bonne carte, on s'aperçoit que la baie de Quinté, d'une forme si capricieuse, n'est en somme que le golfe de la rivière Trent, laquelle se raccroche à tout un système de lacs et de rivières qui permettait aux In-diens de passer en canot du lac Huron au lac Ontario par le lac Simcoe. Cet ensemble de voies navigables, tout à fait pittoresques, porte le nom

de *Trent waterways*. Où les portages étaient autrefois nécessaires, on a creusé des canaux: la fameuse écluse suspendue de Peterboro se trouve justement sur ce chemin.

Les sulpiciens s'étaient établis à Kenté, parce qu'on y voyait déjà une bourgade d'indiens Cayugas, et que le chef de la dite bourgade était venu lui-même au Mont-réal réclamer des *Robes-Noires*. Comme cette mission, qui fut très florissante, ne subsista cependant que de 1668 à 1680, et que même le souvenir en est disparu de la région, il est maintenant difficile de la localiser exactement. On sait que le lieu en était exceptionnellement bien choisi: également accessible aux Indiens qui venaient de la baie Georgienne par la Rivière Trent, à ceux qui venaient du Mont-réal ou de Niagara, à ceux qui montaient de Chouaguen ou des Cinq-Cantons iroquois, au sud.

La ville de Trenton s'élève tout à fait au fond de la baie de Quinté, à l'embouchure de la rivière Trent. Pensant que quelque souvenir de la mission de Kenté y subsistait peut-être, je m'y rendis. Mais ni au bureau de la ville, ni au presbytère de l'église catholique on n'avait entendu parler de cet établissement. Où donc avais-je vu que le village de *Consecon* occupait l'emplacement de l'ancienne mission? je m'y fis conduire.

*Consecon* est au fond de la baie de Weller — très *petit* village au bord d'une *petite* rivière qui relie la baie à un *petit* lac. Ces baies de la presqu'île, qui s'ouvrent vers l'ouest — il y en a six — sont toutes barrées par des lagunes de sable formées par le vent du large. Une étroite ouverture dans la lagune — *an outlet* — donne accès à ces baies. *Consecon* est ainsi situé qu'on ne peut pas l'apercevoir de l'entrée; excellente protection contre les indiscrets. Si maintenant l'on songe que cette baie de Weller n'est séparée de la baie de Quinté à l'est que par un isthme fort étroit, où les portages étaient très faciles, on se persuade aisément que là pouvait bien être la mission de Kenté, d'autant plus que l'eau rapide qui descend du lac de *Consecon* à la baie de Weller pouvait faire marcher un moulin: il y en a un, encore de nos jours.

Mais on devient tout à fait perplexe, quand, jetant les yeux sur une carte de la presqu'île, faite en 1859, on aperçoit, au sud de *Consecon*, et à quelques arpents du village de Wellington, sur la rive de *West Lake*, des *fortifications* indiennes, et tout auprès un ruisseau sur lequel

est un moulin. M. Pierre Rousseau, qui a écrit l'histoire de Kenté vers 1898, avait-il vu cette carte? Avait-il lu des lettres, accompagnées de plans que M. Trouvé et M. de Fénelon envoyaient au supérieur du Séminaire de Paris? En tout cas, il localise en cet endroit la vieille mission.

Quoi qu'il en soit, ces deux missionnaires, qui fondèrent le poste, et leurs compagnons, MM. Barthélemy, Lascaris d'Urfé, Armand de Cicé Mariet, Mercadier, Ranuyer, y avaient construit une maison pour eux, des bâtiments pour des animaux importés de France; et de là ils rayonnaient jusqu'à Napanee (Goneiout) et Kataracoui (Kingston), jusqu'au fond du lac Ontario, derrière Hamilton, à Tinaouatoua, dont nous aurons à parler plus tard. Les Indiens s'étaient établis sur le littoral du grand lac, à Toronto, à Pickering Harbour, à Whitby, à Oshawa, à Cobourg et à Port-Hope (Ganeraské); les missionnaires allaient les visiter, les instruire et les baptiser. Pendant douze ans, ce territoire leur fut familier. Ils connaissaient aussi fort bien les voies navigables, qui, vers le nord, conduisaient jusqu'au lac Simcoe. Et l'on rencontre, à mi-chemin entre ce lac et la baie de Quinté, une rivière et une chute qui portent le nom de *Fénelon*. M. Rousseau fait même remarquer qu'un hameau des alentours s'appelle *Cambrai*: ce qui est un peu fort, car cela suppose que ceux qui l'ont ainsi nommé auraient pris notre abbé de Fénelon pour le Cygne de Cambrai, alors qu'il n'était que son frère puîné.

Tous ces établissements de la rive nord du lac Ontario, que M. de Galinée n'a pas visités, il les a cependant marqués sur une des cartes qu'il fit de sa circumnavigation des grands lacs, sans doute en suivant les indications de M. de Fénelon. Pour le moment, les explorateurs s'engagèrent au sud et longèrent la rive de l'Ontario. C'était le pays des Cinq-Nations iroquoises et le champ d'apostolat des Pères Jésuites, qui y avaient plusieurs postes, entre autres Onontagué, sorte de maison de retraite et de récollection.

A la première escale, les voyageurs furent les hôtes d'un Sauvage qui avait pris l'habitude de venir passer l'été dans une île, avec ses enfants, et y cultivait des citrouilles. Il donnait ainsi l'exemple aux Européens, de ces villégiatures au bord des eaux, devenues si populaires parmi nous, et heureusement moins dangereuses qu'au XVII<sup>e</sup> siècle.

Après trente-cinq jours de navigation, M. Dollier et ses compagnons

arrivèrent à la rivière Karontagouat, à 100 lieues du Mont-réal. C'était le chemin du grand village des Tsonnontouans ou Sénécas, connu maintenant sous le nom de Boughton Hill, dans l'Etat de New-York. On comptait y obtenir un guide qui pût conduire l'expédition vers l'Ohio. Deux chemins y menaient: l'un, par terre, et cela signifiait, six jours de marche chargé de bagages; l'autre, en partie par eau jusqu'au lac Erié, et ensuite par terre, à partir sans doute de l'emplacement actuel de Toledo ou de Cleveland.

Tandis qu'on négociait, M. Dollier, resté à la garde des canots, fit une fièvre continue et tenace qui pensa le faire mourir. M. de Galinée retenu au village avec M. de la Salle, décrit longuement ce qu'il y a vu, les habitations, les manières de vivre, le conseil, et même sa visite à un puits de pétrole.

\* \* \*

Dans sa biographie romancée de Cavelier de la Salle, M. Constantin-Weyer raconte une partie de ce voyage d'exploration. Si cet écrivain était obscur et dénué de talent, il suffirait de passer, sans même signaler son oeuvre. Mais on connaît la place qu'il s'est faite parmi ceux qui écrivent sur l'épopée canadienne, et force nous est de lui demander raison de certains de ses chapitres.

M. de Galinée rapporte que au cours des quatre semaines où il dut attendre, au village de Tsonnontouan, un guide, qui était pour lors chez les Hollandais de la rivière Hudson, les barbares torturèrent un prisonnier. Il essaya de le sauver de leurs mains. Ceux-ci furent indisposés par son intervention. Et quelques-uns d'entre eux, apparentés à l'Iroquois qui avait été assassiné près de Montréal avant le départ des explorateurs, voulurent, sous l'influence de l'eau-de-vie, faire un mauvais parti à ces derniers. M. de Galinée et Cavelier de la Salle durent veiller et finalement, pour se mettre à l'abri, rejoignirent M. Dollier, à la côte. Ils avaient du reste obtenu un guide qui leur promettait de les conduire au fond du lac Ontario, à une bourgade d'où ils pourraient partir pour les Illinois.

M. Constantin-Weyer, au lieu de s'en tenir au récit contemporain,



fait intervenir M. Dollier de Casson et attribue l'animosité des sauvages au zèle prétendu intempestif du missionnaire, qui aurait voulu à toute force prêcher l'Évangile.

Continuons de confronter les deux narrateurs. Les explorateurs, ayant repris leur navigation, se trouvèrent bientôt à la bouche de la rivière Niagara. En bon géographe, M. de Galinée décrit cette section du Saint-Laurent, parle du courant terrible, qui, un peu plus haut, devient infranchissable; explique que ce courant est causé par un saut de 200 pieds dont la rumeur lui parvient et qu'on peut même entendre de Toronto, ainsi que le lui a affirmé M. Trouvé. Mais il ajoute que personne de son groupe n'est allé le voir et que, pressés par la saison qui avançait, tous se hâtèrent vers le fond du lac. M. Constantin-Weyer, au contraire, conduit toute l'expédition à la chute, la décrit, prête aux missionnaires des paroles et des actes fantaisistes, aborde le lac Erié et pousse tout de suite jusqu'au Détroit. Après lui, ou avant lui, je ne sais, M. Paul Morand y va de son petit paragraphe pittoresque. « Chutes du Niagara, dit-il, dans *Rien que la terre*: lorsque nos missionnaires *sulpiciens*, guidés par les Indiens, les aperçurent, ils tombèrent à genoux et entonnèrent le *Magnificat*. Aujourd'hui le nègre du wagon-restaurant dit seulement : *Niagara falls, boss*. Demain, soir du 4 juillet, fête nationale, on les éclairera — tout comme les chutes du pont Alexandre III — en vert crème-de-menthe, en bleu lessive, en rose Picasso. » Cela est peut-être gentil, mais nous ne pouvons oublier que les chutes du Niagara ne furent découvertes que dix ans après le passage de M. Dollier de Casson, et par le Père Hennepin.

Les voyageurs atteignirent bientôt la baie, où se dresse maintenant Hamilton, et se hâtèrent vers la bourgade de Tinaouatoua, près du village actuel de Westover, dans la Beverly swamp. C'est là que, à leur grande surprise, ils rencontrèrent Jolliet. M. Constantin-Weyer fixe cette rencontre au Détroit. L'attitude de Cavalier de la Salle et celle des missionnaires furent très différentes en cette circonstance. Alors que les missionnaires écoutaient avec avidité le récit des voyages de Jolliet et obtenaient de lui une carte de son itinéraire de même que le don d'un canot laissé sur la rive du lac Erié, Cavalier de la Salle ne voyait guère en lui qu'un rival. Il avait été pris de fièvre, quelques jours auparavant (M. de

Galinée rapporte qu'on attribuait cette maladie à la secousse que lui avait causée la rencontre de serpents à sonnette, dans les bois), et il commençait à parler de retourner au Mont-réal. Les propos de Jolliet, en ouvrant de nouveaux horizons à son imagination, devaient aussi enflammer son désir. Pourquoi M. Constantin-Weyer place-t-il cette scène au Détroit? pourquoi fait-il parler Jolliet en un très mauvais français, alors que Jolliet avait été un très bon élève des Jésuites, à Québec, et que, un siècle plus tard, au témoignage de Montcalm, les Canadiens parlaient encore fort bien leur langue? C'est, croyons-nous, simple affaire de pittoresque.

\* \* \*

A partir de ce moment, l'expédition se scinda. Après la messe célébrée par M. Dollier de Casson, où beaucoup d'hommes communièrent, Cavalier de la Salle reprit la route du Mont-réal, tandis que les missionnaires s'engageaient dans un portage de quelques lieues, qui devait les conduire à la rivière *Rapide*, marquée sur les cartes modernes du nom de *Grand River*.

Le retour prématuré de La Salle au Mont-réal, après qu'il eût promis de découvrir un passage vers la Chine, fit donner à sa seigneurie de Saint-Sulpice le surnom ironique de Lachine, qui lui resta.

Quant à M. Dollier de Casson, bien qu'il regrettât vivement, à cause des excellentes dispositions des indigènes, de ne pouvoir s'établir à Tinaouatoua, il hâta la descente de la rivière Rapide, afin de pouvoir trouver au bord du lac Erié un endroit pour passer l'hiver. Il avait dépêché devant lui, par voie de terre, trois hommes, le guide hollandais et deux Indiens, avec mission de retrouver le canot que Jolliet lui avait obligamment offert. Mais, me direz-vous, pourquoi donc Jolliet avait-il abandonné ce canot? Parce que son guide indien, par crainte des Andastes qui infestaient les environs de la rivière Niagara, avait détourné l'explorateur de ce chemin, beaucoup plus court, pour le faire passer par les bois et la bourgade de Tinaouatoua. Il n'avait pas agi autrement que les Tsonnontouans à l'égard des missionnaires. On n'entendit plus jamais parler des trois éclaireurs, mais M. Coyne les soupçonne d'avoir rejoint, au lac Ontario, le parti de La Salle.

La descente de la rivière Rapide se fit très lentement (40 lieues de

long: huit jours) . à cause du manque d'eau: on était en octobre. Enfin le 14 de ce mois, M. Dollier de Casson et ses huit compagnons atteignirent le lac Erié, connu aussi sous le nom de lac du Chat. Il leur apparut comme une grande mer, dont ils attribuèrent l'agitation à l'immense profondeur. Or c'est le contraire qui est vrai. Alors que les lacs Supérieur et Huron ont neuf cents pieds de profondeur, le lac Erié n'en a que cent vingt au maximum. Sous l'action des vents, il s'agite avec la même promptitude qu'une soupe au lait sur le feu. Du moins, on le dit. . . car j'ai passé deux nuits sur ses eaux, par un calme parfait, sous les plus belles étoiles du monde. Ce lac a deux cent cinquante milles de long sur soixante dans sa plus grande largeur.

Les voyageurs longèrent la côte, pendant trois jours, dans la direction de l'ouest. Ils aperçurent bientôt au large une terre plate, qu'ils nommèrent dans la suite presque île d'Erié. C'est en effet une presque île de trente milles de long qui se rattache à la terre ferme par des marais impraticables. Connue de nos jours sous le nom de Longue Pointe, elle est restée inaccessible, excepté pour de petits bateaux qui peuvent longer sa côte septentrionale. Celle du sud est un véritable cimetière de navires. Tout au bout se dresse un phare de pierre de cent vingt pieds d'élévation, dont la lumière s'aperçoit de Port Dover, à vingt milles de distance en territoire canadien, et de la ville d'Erié, à vingt-huit milles, sur la côte américaine. La presque île est inhabitée. C'est un fouillis de dunes et de marais, de petits arbres et de broussailles inextricables, où pullulent les reptiles et mille espèces de volatiles. Le gouvernement a entrepris d'en faire un parc.

En 1669, comme aujourd'hui, cette pointe avait l'avantage d'abattre les hautes lames du large et de former un havre profond et sûr. Dollier et ses gens s'arrêtèrent à l'embouchure d'une petite rivière, en vue de la pointe. La saison étant fort avancée, ils décidèrent d'hiverner dans la région. Mais bientôt le vent du large les força à chercher un abri à l'intérieur des terres. Ils remontèrent donc la rivière et s'établirent en un endroit qui leur parut propice. Il faut citer ici la narration de Galinée.

« Nous demeurâmes quinze jours sur le bord du lac à attendre nos gens (partis à la recherche du canot) ; mais nous voyant au commencement de novembre, nous creusâmes qu'assurément ils avoient manqué le

chemin, et ainsi nous ne pûmes faire autre chose que de prier Dieu pour eux. Nous ne pouvions pas passer l'hiver sur le bord du lac, à cause des grands vents dont nous eussions été battus. C'est pourquoy nous choisîmes un fort bel endroit sur le bord d'un ruisseau, environ un quart de lieue dans le bois, où nous nous cabanâmes. Nous dressâmes un joli autel au bout de notre cabane, où nous avons eu le bien d'entendre, sans manquer, la Sainte-messe, trois fois la semaine, avec la consolation que vous pouvez penser de nous voir avec notre bon Dieu, au milieu des bois, dans une terre où jamais aucun Européen n'avoit esté. Monsieur Dollier nous disoit souvent que cet hiver nous devoit valoir pour notre éternité plus que les dix meilleures années de notre vie; on s'y confessoit souvent; on y communioit de mesme. Enfin, nous y avons notre messe paroissiale les festes et dimanches avec les instructions nécessaires; la prière soir et matin et tous les autres exercices du chrestien. L'oraison se faisoit avec tranquillité au milieu de cette solitude où nous ne vîmes aucun étranger pendant trois mois, au bout desquels nos gens trouvèrent en chassant quelques Iroquois qui venoient en ce lieu pour y faire la chasse du castor; ils nous visitoient et nous trouvoient dans une fort bonne cabane dont ils admiroient la structure, et ensuite amenoient tous les sauvagés qui passoient par là pour la voir. Aussi l'avions-nous bastie de sorte que nous eussions pu nous y défendre longtemps contre ces barbares s'il leur eust pris envie de nous venir faire insulte. »

L'hiver fut très doux, beaucoup plus doux qu'au Mont-réal, dans ce *Paradis terrestre du Canada*, ainsi que s'exprime le narrateur: « Je l'appelle ainsi, dit-il, parce qu'il n'y a point assurément, de plus beau pays dans tout le Canada. Les bois y sont clairs, entremeslés de fort belles prairies arrouées de rivières et de ruisseaux remplis de poissons et de castors, quantité de fruits, et ce qui est plus considérable, si plein de bestes que nous y avons veu une fois plus de 100 chevreuils en une seule bande, des troupes de cinquante ou soixante biches et des ours plus gras et de meilleur goust que les plus savoureux cochons de France. »

Les hivernants avoient trouvé des vignes chargées de raisins rouges, si chargés en vérité qu'ils avoient pu faire 25 ou 30 barriques de vin. Ils en firent assez pour permettre à M. Dollier de dire la messe tout l'hiver: c'étoit un gros vin noir, aussi bon que le vin de Grave.

« Je vous laisse à penser, dit Galinée, si nous souffrîmes au milieu de cette abondance. »

Il fallut pourtant songer à quitter ces lieux enchanteurs pour continuer le voyage. M. Dollier voulait à tout prix atteindre ses Outaouais du Sud-Ouest et M. de Galinée retourner au Mont-réal avant l'hiver suivant pour ravitailler M. Dollier. Mais auparavant, les deux ecclésiastiques désirèrent laisser un souvenir durable de leur passage. « Le 23 mars, jour du dimanche de la Passion, nous allâmes tous au bord du lac pour faire et planter une croix, en mémoire d'une si longue demeure des Français, comme avoit été la nostre. Nous y fîmes nos prières, » etc.

Voici comment Faillon raconte la scène dans son admirable *Histoire de la Colonie Française en Canada*. « Imitant le noble et généreux exemple de Jacques-Cartier, qui, avant de quitter les rives du fleuve Saint-Laurent, y avait arboré sur une croix les armes de France, pour y prendre possession du pays au nom de François Ier, M. Dollier et M. de Galinée firent attacher au pied de la croix qu'ils avaient plantée les armes de Louis XIV, avec une inscription qui attestait cette prise de possession, et en dressèrent un procès-verbal conçu en ces termes: « Nous, soussignés, certifions avoir vu afficher sur les terres du lac nommé Erié les armes du Roi de France, avec cette inscription: L'an du salut 1669, Clément IX étant assis sur la chaire de Saint-Pierre, Louis XIV régnant en France, M. de Courcelles étant Gouverneur de la Nouvelle-France, et M. Talon y étant intendant pour le Roi: sont arrivés en ce lieu deux Missionnaires du Séminaire de Montréal, accompagnés de sept autres Français, qui, les premiers de tous les peuples Européens, ont hiverné en ce lac, dont, comme d'une terre non occupée, ils ont pris possession, au nom de leur Roi, par l'apposition de ses armes, qu'ils ont attachées au pied de cette croix. En foi de quoi nous avons signé le présent certificat, François Dollier, prêtre, du diocèse de Nantes, en Bretagne. De Galinée, diacre, du diocèse de Rennes, en Bretagne. »

Ne sent-on pas passer, dans de pareils récits, comme un souffle d'épopée ?

\* \* \*

C'est par une très chaude journée du mois d'août que j'ai visité Port Dover. Parti le matin des rives du lac Ontario, à l'endroit où le canal

Welland se termine, je me trouvais bientôt au bord de cette *Grand River* que M. Dollier de Casson avait descendue vers le lac Erié: large rivière qui coule dans la direction ouest-est. De son embouchure dans le lac Erié, M. Dollier avait longé les rives du lac sur une assez longue distance, avant d'arriver à la petite rivière où il s'arrêta. J'y étais, pour mon compte, à midi. La chaleur torride que la vitesse de notre auto avait à peine tempérée, pendant la matinée, fut balayée par une brise rafraîchissante venue du large.

Port-Dover possède une église catholique desservie, le dimanche seulement, par un prêtre d'une paroisse environnante. Il fallut donc demander des informations à l'hôtel. Nous y fûmes fort bien reçus, à ce point qu'on ne voulut point nous laisser payer notre dîner. Quant aux informations, elles furent d'abord difficiles à obtenir. Le nom de Dollier de Casson n'était pas familier à notre hôte. Il connaissait mieux celui du Gén. Brock qui fit quelque chose à Port Dover, en 1812. Il finit cependant par se rappeler qu'il avait assisté, quelques années auparavant, au dévoilement d'un monument sur la falaise qui domine le port; et peu à peu il se souvint qu'un autre monument avait été érigé au bord de la Black Creek et qui marquait ce qu'on appelle là-bas la *Wintering Place*. Il nous fut dès lors facile d'atteindre notre but.

La Black Creek, qui portait encore sur une carte du Sieur D'Anville datée de 1746, le nom de rivière de l'Hyvernement, forme le port de la petite ville. Son embouchure dans le lac est dominée à l'est par une falaise abrupte, *a bluff*. A l'ouest, la côte s'élève doucement vers les habitations entourées d'arbres. Un long quai s'avance dans le lac. Au moment où nous y passions, un navire de plaisance arrivait de la ville américaine d'Erié, située de l'autre côté du lac, presque en face. De la falaise, où l'on accède par un chemin de voiture, on a une très vaste vue du lac et l'on aperçoit la *Longue Pointe*, qui forme entre ses phalanges et la terre ferme une profonde baie, où la vague est moins forte qu'au large. Une superbe croix de granit, entourée d'une grille, domine la falaise. Sur ses quatre faces, des plaques de bronze disent pourquoi elle est là. Elle remplace la croix de bois que M. Dollier de Casson et M. Bréhan de Galinée, *prêtres du Séminaire de Montréal*, y avaient érigée, au printemps, de 1670, pour prendre possession du lac Erié. On lit bien, dans le bronze,

*prêtres du Séminaire de Montréal*; et pourtant des cartes postales, reproduisant ce monument, portent l'inscription: *Early Jesuit Monument*; et pourtant encore, lors de l'inauguration, en 1923, le Séminaire fut ignoré.

Evidemment les Sociétés Historiques ne sont pas obligées de savoir que le Séminaire de Saint-Sulpice de Montréal existe encore. Celle du comté de Norfolk l'ignorait en 1923 (?); celle du comté voisin de Kent l'ignore aussi, qui récemment en 1930, élevait un autre monument à Dollier de Casson, à la *pointe Pelée*, près de la rivière du Détroit, où les missionnaires. . . (mais n'anticipons pas); et négligeait, elle aussi, d'en avertir le Séminaire. Ç'eût été si bien, cependant, qu'à ces deux fêtes, un Sulpicien figurât! Il aurait servi de lien entre le passé et le présent.

Poursuivons notre pèlerinage. Dans le petit havre de Port-Dover, au milieu des bateaux de pêche de tout tonnage, on peut facilement louer un canot automobile. Nous eûmes vite fait d'en choisir un et de remonter les eaux tranquilles de la Black Creek. Notre mécanicien est un bambin de Chicago, en vacances chez des parents. Il connaît vaguement l'endroit de l'hivernement. Nous atteignons bientôt la fourche formée par la Creek et la rivière Lynn. Nous continuons vers le nord-est. Au bout de quelques minutes nous abordons à la lisière d'un bois bien abrité par une côte et le talus du chemin de fer. Au milieu des arbres s'élève un *cairn*, pyramide primitive de cailloux, sur laquelle est fixée une plaque de bronze. Averti par le texte qui y est gravé, on reconnaît sur le sol des vestiges de fondations et de terrassements identifiés en 1900. C'est là que M. Dollier de Casson et M. Bréhan de Galinée passèrent le mémorable hiver de 1669-1670, à l'abri des vents du lac Érié, au milieu d'un paradis de gibier. C'est là que, pour la première fois, la messe de minuit fut célébrée sur ces rives fortunées où s'élèvent maintenant les vastes et somptueuses églises de Buffalo, de Cleveland et de Toledo.

Et le long des sinuosités de la gracieuse rivière, encaissée entre de douces collines où poussent de beaux arbres, nous sommes retournés au havre de Port-Dover.

\* \* \*

Lorsque, le 26 mars 1670, après un séjour de 5 mois et 11 jours, les missionnaires quittèrent la pointe de la croix, toutes sortes de diffi-

cultés commencèrent à les assaillir. De nombreux cours d'eau descendent de la presqu'île ontarienne vers le lac Erié. Ici et là se rencontrent des marais, en particulier la Walsingham swamp où s'accroche à la terre ferme la Longue Pointe dont nous avons déjà parlé. Autant d'obstacles à surmonter.

Les voyageurs durent d'abord traverser sur la glace la Black Creek. Le même jour, ils firent six ou sept lieues, puis atterrirent à cause de la violence du vent à Turkey Point. L'étape dura deux jours, au cours de laquelle, faute d'avoir suffisamment éloigné son canot du bord, M. Galinée le vit entraîner par les flots en moins de temps qu'il ne faut pour le dire. On eut beau se jeter par deux fois à sa poursuite, le canot fut perdu. Et il fallut aviser à transporter autrement le bagage de M. de Galinée, qui était considérable. Il fut donc entendu que tant qu'on n'aurait pas retrouvé le canot donné par Jolliet, une partie des voyageurs feraient la route à pied.

Comme les marcheurs ne pouvaient traverser les rivières qu'à des endroits guéables, il leur fallait remonter leurs cours plusieurs lieues à l'intérieur. Ce fut assez facile pour le premier torrent qui se rétrécissait à mesure qu'il s'enfonçait dans la forêt; mais le second avait des moeurs toutes différentes: « il s'élargissait en forme de marais et marchait dans une grande rapidité ». On tint conseil. Cette nuit-là, on coucha au bord de la rivière, à deux lieues de son embouchure: on avait décidé de la traverser le lendemain en *cayeu*, ce qui veut dire en radeau. Pendant la nuit une fantaisie de l'écho jeta quelque agitation dans le petit groupe. Ils crurent entendre au levant des voix d'hommes: c'étaient peut-être, pensèrent-ils, leurs gens qui venaient les rejoindre en canot. Mais non, les mêmes voix retentirent aussitôt vers le couchant. Ils reconnurent alors le phénomène qui porte le nom de Chasse Artus.

« Le lendemain, dit Galinée, nous arrivâmes à l'embouchure de la rivière qui estoit fort profonde et rapide et bordée des deux costez de grandes prairies noyées; nonobstant la difficulté du passage, nous nous résolûmes à faire un *cayeu* pour nous passer tous cinq. (M. Dollier en était). Cette voiture est fort périlleuse, car ce ne sont que des pièces de bois liées ensemble par des harts. Nous fusmes un jour entier à préparer nostre meschant bateau et à le mettre à l'eau; mais c'est le jour où nous



avons le plus souffert pendant tout notre voyage; car il neigea épouvantablement avec un Nord-Est extrêmement froid, en sorte qu'il tomba en quatorze ou quinze heures de temps un grand pied de neige; et ce nonobstant, dès que la neige eust cessé, nous nous embarquâmes sur notre machine, l'eau jusques à mi-jambe, et allâmes aborder à une prairie de plus de 200 pas de large qu'il nous fallut passer, chargez comme nous estions, dans la boue, dans l'eau et dans la neige jusques à la ceinture. »

Le délicieux écrivain ajoute, un peu plus loin: « Nous estions pour lors dans la Semaine Sainte et fusmes bien aises de souffrir quelque chose en ce temps pour nous conformer à Nostre-Seigneur; mais nous avons peur de ne pas nous réunir à notre monde avant les festes de Pasques qui approchoient. »

Les cinq marcheurs atteignirent une dune, un *sillon* de sable qui unissait à la terre ferme la presqu'île d'Erié. Ils tuèrent un cerf fort maigre, et s'étant cabanés *proche de la beste*, ils attendirent les autres membres de l'expédition, qui ne pouvaient manquer d'y faire portage. Ils arrivèrent en effet le lendemain. Chacun fit ses Pâques. Et le mardi tous se remirent en marche; cinq par terre, quatre en canots. Pendant cinq jours, ils ne mangèrent que du *bled d'Inde cuit à l'eau*. Enfin ils arrivèrent à l'endroit où Jolliet avait caché son embarcation, aux environs de Port Stanley. On eut beau la chercher, on ne la trouva point. « Nous ne pusmes faire autre chose que de recommander l'affaire à Dieu, et nous préparer à une grande misère et à une grande souffrance. »

Mais la Providence s'en mêla. Un des voyageurs parti à la cueillette de bois sec, rencontra le canot de Jolliet, caché entre deux gros ormes, sans doute par des Sauvages de passage qui comptaient le reprendre. Le voyage continua. Au bout d'une journée, deux troupeaux de biches passèrent. Elles étaient bien 200 dans le premier: aucune ne fut atteinte. Mais dans l'autre troupeau, qui était de 20 ou 30, dix succombèrent, les plus belles. (M. Coyne localise cette chasse au Rondeau). Chargés de viande fraîche et boucanée, munis d'un nouveau canot, nos voyageurs repartirent tous par eau, faisant jusqu'à vingt lieues dans une journée. Ils atteignirent ainsi une pointe, la Pointe Pelée, où le sort de l'expédition devait se décider.

Quelque mauvais génie s'était-il juré d'empêcher les Missionnaires

de porter la Bonne Nouvelle aux peuplades de l'Ohio et du Mississipi ? On le dirait vraiment. En tout cas, voici ce qui arriva à la Pointe Pelée. Cette pointe, du côté du levant, était bordée d'une grève de sable fin. Les voyageurs y abordèrent, fatigués, après une longue journée de navigation. Instruits par une première expérience, ils tirèrent les canots assez loin vers l'intérieur, mais laissèrent sur la grève leurs *hardes*. Puis ils s'endormirent épuisés. Pendant la nuit un fort Nord-Est se leva, agitant le lac avec tant de force que l'eau monta de six pieds près de l'endroit où dormaient les Missionnaires. Le fracas des vagues finit par réveiller un des hommes. Il se précipite au rivage et voit que les *hardes* de M. Dollier avaient déjà été emportées. Il donne l'alarme. On sauve les bagages de M. de Galinée et ceux d'un canot. Inutile de chercher davantage au milieu de la rafale et de l'obscurité. Le lendemain, quand l'eau se fût retirée, on trouva un mousqueton et un petit sac de vêtements. Tout le reste, vivres et plomb, surtout la chapelle de M. Dollier, était à jamais perdu. Le bon géant qu'était M. Dollier dut être profondément affligé par cette catastrophe ! Ses Outaouais, ses Puteotamites du lac des Illinois, lui échappaient donc définitivement. Car que faire sans chapelle quand on est prêtre et qu'on veut établir des chrétientés en pays barbares ?

Il fallait songer au retour. Et c'est ici que l'itinéraire de Jolliet fut utile aux naufragés. Puisqu'on devait redescendre au Mont-réal, mieux valait prendre le chemin des Outaouais qui passe par Sainte-Marie du Sault, que de retourner sur ses pas. « Ajoutez encore à cela, dit M. de Galinée, que nous estions plus aises de voir un nouveau pays. » C'est le géographe qui parle et nous sommes bien de son avis.

Les voyageurs complétèrent donc leurs 100 lieues de navigation sur le lac Erié et s'engagèrent dans le Détroit, par où se décharge la *Mer douce* des Hurons. « Au bout de six lieues, dit le narrateur, nous trouvâmes un endroit fort remarquable et fort en vénération à tous les Sauvages de ces contrées à cause d'une idole de pierre que la nature y a formée, à qui ils disent devoir le bonheur de leur navigation sur le lac d'Erié lorsqu'ils l'ont passé sans accident, et qu'ils apaisent par des sacrifices, des présents de peaux, de vivres, etc., lorsqu'ils veulent s'y embarquer. Ce lieu estoit plein de cabanages de ceux qui estoient venus rendre leur hommage à cette pierre qui n'avait d'autre rapport avec la figure d'un homme que

celuy que l'imagination lui vouloit bien donner. Cependant elle estoit toute peinte, et on lui avoit formé une espèce de visage avec du vermillon. » (Sur sa carte, M. de Galinée a noté: « C'est icy qu'estoit une pierre qui avoit très de figure d'homme, que les Iroquois tenoient pour un grand Capitaine et à qui ils faisoient des sacrifices lorsqu'ils passoient par icy pour aller en guerre. ») « Je vous laisse à penser si nous vengeasmes sur cette idole, que les Iroquois nous avoient fort recommandé d'honorer, la perte de nostre chapelle. Nous lui attribuasmes mesme la disette où nous avons esté de vivres jusques icy. Enfin, il n'y avoit personne dont elle n'eust attiré la haine. Je consacray une de mes haches pour casser ce dieu de pierre, et puis ayant accosté nos canots ensemble, nous portasmes les plus gros morceaux au milieu de la rivière et jetasmes aussi tout le reste à l'eau, afin qu'on n'en entendist plus parler. »

A ce spectacle, M. Coyne, s'écrie, d'une manière un peu comique: « Galinée shared the beliefs of his race and age. » Il s'agit ici de la race française et du siècle de Bossuet et de Louis XIV!

Cortès en avait fait bien davantage à Mexico, cent cinquante ans plus tôt. Afin de mettre un terme à un culte abominable qui pratiquait les sacrifices humains et le cannibalisme, il avait rasé les temples magnifiques des Aztèques. Je cite M. Jean Babelon, son biographe: « Les idoles furent mises en pièces, les manuscrits mêmes furent détruits, ces manuscrits hiéroglyphiques dont il ne subsiste qu'un nombre extrêmement restreint, et qui nous seraient si précieux pour l'histoire du Mexique pré-colombien. Un saint homme, qui n'était pas un archéologue, Juan de Zumarraga, le premier évêque de Mexico, en consumma plus tard l'anéantissement en les condamnant au feu par une sentence à jamais déplorable pour le *dilettantisme* des hommes d'étude, peut-être *trop facilement indignés*. »

Ce sont des dilettantes de ce genre qui ont regretté que nos explorateurs aient détruit la grossière statue des Iroquois, une des rares dont l'histoire des Indiens de l'est du Canada fasse mention. Qu'ils pardonnent, en songeant que M. Dollier de Casson et ses compagnons n'étaient pas des conservateurs de musée ou des collectionneurs, mais des chrétiens du XVII<sup>e</sup> siècle, qui, après leur hiver idyllique à Port-Dover, avaient essuyé une suite de malchances inexplicables, le long du lac Erié. Leur

foi leur fit voir en cette grossière idole, la représentation matérielle du démon, très intéressé à ne pas laisser la foi chrétienne s'établir sur ces bords. Et qui peut prouver qu'ils aient mal vu? La perte de la chapelle portative, en particulier, n'a-t-elle pas quelque chose d'étrange, dont une intervention diabolique peut rendre raison? Il ne faut jamais oublier le diable: il suit très bien ses affaires et sait défendre son royaume. Dieu voulut que près d'un demi-siècle plus tard une ville chrétienne et française s'élevât à l'endroit précis où avait régné l'idole. La carte de M. de Galinée place la statue, au confluent, semble-t-il, du Détroit et de la Rivière Rouge, — de cette rivière Rouge qui arrose de nos jours Dearborn et ses gigantesques *plants* d'automobiles. Jusque là s'étendent les tentacules de la grande cité de Détroit. On voit déjà son admirable pont suspendu et ses gratte-ciel; on devine ses parcs magnifiques, ses musées et ses bibliothèques, et sa ceinture d'usines d'automobiles. Qu'y reste-t-il de l'époque française? Bien peu de chose. Quelques noms de rues. La première église, dédiée à Sainte-Anne, a fait place à l'Hôtel-de-Ville. Où sont les anciens registres? On y verrait plusieurs noms de sulpiciens, celui de M. J.-B. Marchand, qui fut directeur du collège de Montréal, et qui vécut au Détroit vers 1798; celui de M. Gabriel Richard, venu de Baltimore, et qui s'acquît une véritable célébrité en ces parages: sa statue figure au Capitole de Washington.

\* \* \*

Sur le pont supérieur d'un des immenses navires à roues qui font le service entre Cleveland et le Détroit, on a ménagé un fumoir. Ce fumoir, qui est en même temps salle de cartes, a toutes les apparences d'une chapelle gothique — le gothique, style préféré des Anglo-Saxons! Entre les deux portes qui donnent sur l'escalier du navire, on a ouvert une large fenêtre ornée d'un vitrail de couleur. Approchons-nous. Le vitrail représente Cavalier de la Salle découvrant le Détroit. Plusieurs personnages l'entourent, entre autres deux ecclésiastiques.

On peut se demander si l'artiste qui a dessiné cette scène n'a pas lu distraitemment les récits de voyage du XVIIe siècle? N'avons-nous pas vu que Cavalier de la Salle, qui en était à son premier voyage aux grands

lacs, abandonna Dollier de Casson, près de l'actuelle ville d'Hamilton, à l'automne de 1669, pour rebrousser chemin vers Montréal. Il ne revint de ce côté qu'en 1680. Et nous serions tout disposé à revendiquer l'honneur de la découverte du Détroit pour Dollier de Casson, qui y passa au printemps de 1670, si Jolliet n'y avait pas été avant lui. On se rappelle en effet, la rencontre imprévue des deux voyageurs au fond du lac Ontario. Jolliet venait de Sainte-Marie du Sault, au nord du lac Huron. Il était évidemment descendu en canot jusqu'au lac Érié, puisque ce canot il l'abandonne à M. Dollier de Casson et lui dit où le trouver au bord du lac. Il poussa même la complaisance jusqu'à tracer une carte sommaire de son voyage pour servir à l'explorateur sulpicien. C'est donc Jolliet qui devrait apparaître sur le vitrail. La Salle a assez de gloire; qu'on ne lui donne pas celle qu'il n'a point méritée.

Les explorateurs de 1670 ne pouvaient pas prévoir le merveilleux développement de ces contrées perdues. Ils longèrent pendant quatre lieues les rives du Détroit sans se douter qu'un jour, de chaque côté, les habitations se presseraient, et que l'île qu'ils voyaient à main droite, Belle-Isle, deviendrait un parc, pourvu d'un jardin botanique, d'un aquarium, d'une plage, d'un club nautique et d'un phare monumental. M. Dollier de Casson pouvait-il deviner qu'un jour, un de ses frères sulpiciens, Mgr Pinsonnault, deviendrait évêque de Sandwich, une petite ville dont il venait d'admirer les côtes encore sauvages?

Les neuf voyageurs arrivèrent bientôt dans ce lac nommé par Sanson, sur sa carte de 1656, *Lac des Eaux de Mer*, mais où ils ne virent nulle marque de sel. C'est le lac Saint-Clair. De là, par un canal d'une dizaine de lieues de long et fort étroit, ils arrivèrent « dans le plus grand lac de toute l'Amérique qu'on appelle la Mer douce des Hurons, ou, en Algonquin, *Michigane* ». Ne nous y trompons pas, il s'agit bien du lac Huron. Quoiqu'il soit « aussi grand que la mer Caspie, écrit M. de Galinée, et beaucoup plus grand que le lac Érié, les tempestes ne s'y élèvent pas ny si fortes, ny si longues, parce qu'il n'est pas extrêmement profond. » (On sait que c'est le contraire qui est vrai!)

Les voyageurs firent deux cents lieues le long des côtes orientales du lac Huron, sans rencontrer de difficulté de navigation, mais souvent sans vivres. Cependant ils n'en manquèrent jamais plus d'une journée. La

carte de M. de Galinée porte l'indication de multiples cours d'eau, (le Sydenham, le Maitland, l'Aux Sables, le Saugeen), qui se jettent dans la *Mer douce*, et cette indication générale: « Toutes ces côtes sont extrêmement pierreuses. . . et ne laissent pas d'y avoir des bestes. »

L'expédition atteignit ainsi la pointe orientale de la péninsule ontarienne qui marque les limites du lac Huron d'un côté, et de la baie Georgienne, de l'autre. La carte porte cette note: « C'est dans cette Baye que estoit autrefois le pays des hurons lorsqu'ils furent défaits par les Iroquois et où les RR. PP. Jésuites étoient fort bien établis. » Puis les canots continuèrent leur route en longeant trois grandes îles, l'île Manitouline en particulier, qui séparent la *Mer douce* de la baie du pays des Hurons, en laissant entre elles quatre passages de deux lieues chacun. On poussa même jusqu'aux îles Mackinac, à l'entrée du lac Michigan ou des Illinois. M. de Galinée appelle cette région, la baie des Puteotamites. (Les Puteotamites étaient ces Outaouais qui poursuivaient M. Dollier dans ses rêves d'évangélisation). On revint ensuite sur ses pas et l'on atteignit Sainte-Marie du Sault, aujourd'hui le Sault-Sainte-Marie, le 25 mai, jour de la Pentecôte.

Deux pères jésuites y séjournèrent, le P. Dablon et le célèbre Père Marquette. Deux de leurs hommes leur avaient construit « un fort joly fort, c'est-à-dire un quarré de pieux de cèdres de 12 pieds de haut, avec une chapelle et une maison au-dedans de ce fort, en sorte qu'ils se voient à présent en estat de ne dépendre des Sauvages en aucune manière. Ils ont un fort grand désert bien semé où ils doivent recueillir une bonne partie de leur nourriture; ils espèrent même y manger du pain avant qu'il soit deux ans d'icy ».

L'endroit était de tous points admirablement choisi. Écoutons M. de Galinée. « Cette rivière, — par où le lac Supérieur tombe dans le lac des Hurons, — forme en ce lieu un sault si fertile en poisson qu'on appelle blanc, ou en Algonquin Attikamegue, que les Sauvages y en prendroient facilement de quoy nourrir 10,000 hommes. (Une histoire de pêche bien caractérisée!) Il est vrai que cette pesche est si difficile qu'il n'y a que les Sauvages qui la puissent faire. Aucun Français n'en a pu jusques icy venir à bout, ni aucun autre Sauvage que ceux de cette nation,

qui sont accoutumés à cette pêche dès leur bas âge; mais enfin ce poisson est à si bon marché qu'ils en donnent dix ou douze pour quatre doigts de tabac; chacun pèse six ou sept livres, mais il est si gras et si délicat que je ne scache point de poisson qui en approche. L'esturgeon se prend dans une petite rivière, tout proche, à confusion. La viande y est à si bon marché que, pour une livre de rassade, j'y eus quatre minots de boyaux gras d'eslan, qui est le meilleur morceau de la beste, ce qui marque combien ces gens en tuent. C'est en ces lieux qu'on a une robe de castor pour une brassée de tabac, tantost pour un quarteron de poudre, tantost pour six couteaux, tantost pour une brassée de petite rassade bleue, etc. C'est pour cela que les François y vont, nonobstant des difficultez espouvantables qui s'y rencontrent. » Aussi M. de Gafinée remarque-t-il que les Pères Missionnaires ont plus de travail à faire parmi les Français que parmi les Sauvages.

« Nous feusmes reçus en ce lieu avec toute la charité possible. » Pourquoi donc M. Coyne dit-il, dans son commentaire, « Their Welcome could not have been a very cordial one? » Est-ce parce que M. Dollier de Casson et ses compagnons repartirent trois jours plus tard? Mais ils n'avaient aucune raison d'y demeurer plus longtemps. Trois cents lieues les séparaient encore du Mont-réal. Ils désiraient s'y rendre le plus tôt possible pour s'y ravitailler et revenir de bonne heure dans quelque nation Outaouaise, où ils auraient hiverné, et d'où ils seraient partis pour le fabuleux Ohio. . . Ils ne voulurent pas profiter du départ d'une flottille de 30 canots de Sauvages qui descendaient vers le Saint-Laurent, mais s'étant trouvé un guide, ils se remirent en route allègrement, après avoir satisfait leurs dévotions dans la chapelle des Pères.

J'ai eu le bonheur, moi aussi, de visiter, il y a quelques années, le presbytère et l'église des Jésuites au Sault-Sainte-Marie, de longer l'île Manitouline sur un grand navire blanc de la Compagnie du Pacifique, de pénétrer dans la baie du pays des Hurons aux innombrables îles, de faire un émouvant pèlerinage à leurs villages détruits et au sanctuaire de Sainte-Marie-sur-la-Wye. Que les temps ont changé! Et quelle moisson de progrès et de vie chrétienne nous ont méritée le dévouement et l'audace de tous ces explorateurs missionnaires du XVII<sup>e</sup> siècle!

Le voyage de retour par la route déjà classique de la rivière des Français, du lac Nipissingue et de l'Ottawa, ne couvre qu'une page de la narration de M. de Galinée. On y voit qu'après vingt-deux jours d'une marche extrêmement pénible, à travers une trentaine de portages et mille périls dans les *bouillons d'eau*, nos voyageurs arrivèrent au Mont-réal, accueillis « plus tost comme des personnes ressuscitées que comme des hommes communs. » Ils étaient partis depuis 347 jours!

Mais si la narration est succincte, la carte est couverte d'indications. C'est que les Missionnaires comptaient bien s'en servir pour retourner aux Outaouais. Les îles, les rivières et les montagnes de ce que nous appelons le Chenal du Nord, entre l'île Manitouline et la terre ferme, apparaissent clairement. Les petites îles qui obstruent l'embouchure de la rivière des Français et la cachent, sont marquées avec soin; une note recommande d'y faire attention. Après le lac des Nipissiriens ou Nipissingues, tous les portages sont indiqués: portage de 1400 pas, portage de 20 pas; etc. Les confluent s ne sont pas oubliés. Un coup d'oeil suffit pour convaincre que ce fameux chemin, où se creusera peut-être un jour le canal de la baie Georgienne, n'était alors praticable que par de hardis navigateurs.

\* \* \*

Même si le mérite de M. Dollier de Casson et de son cartographe M. Bréhan t de Galinée a été grand, il ne faut pas, nous l'avons vu, attribuer à ces deux Sulpiciens la découverte des lacs Ontario, Erié et Huron. L'existence de ces lacs était connue depuis longtemps. Dès 1615, les Récollets étaient montés au pays des Hurons, et de 1634 à 1650, les Jésuites avaient évangélisé le sud de la baie Georgienne, la nation du Pétun à l'est du lac Huron, et la nation des Neutres, au nord du lac Erié. Ces derniers ne comptaient pas moins de dix-huit villages disséminés dans la presqu'île ontarienne formée par les grands lacs. Les missionnaires étaient trop avisés pour ne pas dresser des cartes des pays qu'ils évangé-  
lisaient, mais ces cartes demeuraient inconnues en dehors de leurs communautés. D'autre part, les coureurs de bois, alléchés par les fourrures, connaissaient fort bien ces régions, mais afin d'assurer leur monopole, ils gardaient pour eux tout ce qu'ils savaient de la géographie des territoires



de chasse. Et puis dans les années qui suivirent la destruction, par les Iroquois, de la Huronie et des deux nations du Pétun et des Neutres, tout ce pays était devenu dangereux pour les Français. Cependant les deux cartes de Sanson, publiées en 1650 et en 1656, témoignent des connaissances assez précises que l'on avait alors de la grande péninsule. Il fallut attendre encore une dizaine d'années avant que le pouvoir central se préoccupât d'organiser les découvertes. C'est en 1663 que Louis XIV prit en main la direction de la colonie: l'on vit bientôt Courcelles et Talon encourager les voyageurs à prendre possession, au nom du roi de France, de nouveaux territoires, et à en faire la carte. MM. Dollier de Casson et de Galinée n'y manquèrent pas. M. Coyne observe que leur voyage fut un puissant stimulant pour les découvreurs qui leur succédèrent.

Quant aux deux courageux sulpiciens, ils ne retournèrent pas aux Puteotamites. M. de Galinée regagna la France en 1671, et M. Dollier de Casson fut nommé curé de Notre-Dame. Et puis, sans doute, on s'était avisé, au Mont-réal, que mieux valait concentrer les efforts des missionnaires sur l'oeuvre de Ville-Marie que de les disperser sur d'immenses territoires. Longtemps encore, cependant, les prêtres du Séminaire subirent l'attraction des Illinois. Leur supérieur de Paris, M. Tronson, leur recommande d'être prudents et d'attendre les « ouvertures » de la Providence. La Providence leur ouvrit un autre champ, non moins glorieux, l'*Acadie*. Là, de 1686 à 1758 (avec une interruption de quelques années), les sulpiciens exercèrent un ministère, qui fut toujours méritoire et, à certaines heures, tout à fait héroïque. Ils ont sanctifié tous les points des Provinces Maritimes, et en particulier du pays d'Évangéline.

Mais l'Ohio, cette terre promise, ils ne l'ont point vue! Ce fleuve qui avait peuplé les rêves de mes frères du XVII<sup>e</sup> siècle, moi du moins j'ai voulu lui porter mon salut.

Il ne pouvait être question d'emprunter les moyens de locomotion de ces temps lointains et de suivre l'itinéraire probable des découvreurs. Je me jetai dans un rapide qui franchit, en trois heures la distance qui sépare Cleveland de Pittsburg. Le lac Érié disparut, la haute Giralda de la gare s'effaça, une campagne plate et fertile se déploya à mes yeux, puis bientôt apparurent les usines. Le long de la rivière Beaver, et ensuite le long de l'Ohio, ce ne furent, pendant deux heures, que des ponts et des

ponts, des cheminées et des cheminées, d'immenses « plants » de manufactures, des cours de chemin de fer, de la fumée et de la poussière. Et Pittsburgh surgit au confluent des rivières Monongahéla et Allegheny. Ville étrange, qui dut être fort laide, il y a trente ans, mais qui s'embellit de jour en jour. Aussi accidentée que Québec, construite sur je ne sais combien de hauteurs, auxquelles on accède par des funiculaires, elle a porté ses beaux quartiers à plusieurs milles du confluent. Là s'élèvent les belles églises, les musées, les bibliothèques, et cette *Cathedral of Learning*, hardi gratte-ciel qui recevra bientôt les étudiants de l'Université. Certes on ne peut rester indifférent à cette splendeur, mais le voyageur français préférera aller évoquer un peu d'histoire sur les ruines du fort Duquesne. Je dis les ruines : il n'en reste plus rien. Quand on descend vers l'extrême pointe du confluent, on se trouve sur un étroit triangle de terre, entre deux ponts de fer, l'un conduisant à gauche aux rives escarpées de la Monongahéla, l'autre à droite menant sur la rive opposée de la rivière Allegheny, où Pittsburgh étend ses faubourgs. En face l'Ohio ! C'est ici qu'il commence son long voyage vers le Mississipi. Assis sur un banc, près d'un parterre où fleurissent des bouquets jaunes, je songe que, à l'endroit même où je suis, Coulon de Villiers érigeait le fort Duquesne, en 1754. Là vécurent Jumonville, de Beaujeu, Dumas, Ligneris. Sur ce fort construit solidement, et justement au bon endroit, vinrent se briser Ward, Washington, Braddock et Forbes. Et si, à quelques pas plus loin, s'éleva un jour le fort Pitt, c'est que Ligneris avait fait sauter et avait incendié le fort Duquesne, avant de l'évacuer en 1758. Sans doute la France dut quitter ces lieux, mais elle y laissa le souvenir de deux belles victoires, de celle en particulier qui garde le nom de la Monongahéla.

Ce qui nous importe surtout, c'est que sur ce point où naît l'Ohio, la belle Rivière, le christianisme est maintenant florissant. De nouvelles églises s'ouvrent chaque année, de Pittsburgh à Saint-Louis et de Saint-Louis à la Nouvelle-Orléans. Le rêve des missionnaires sulpiciens s'est donc magnifiquement réalisé.